

LA GUERRE CIVILE DU LIBAN À LA LUMIÈRE DU COMPLEXE DE CAÏN

[Maya Bou Khalil](#)

EDP Sciences | « Perspectives Psy »

2021/1 Vol. 60 | pages 52 à 61

ISSN 0031-6032

DOI 10.1051/ppsy/2021601052

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-perspectives-psy-2021-1-page-52.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour EDP Sciences.

© EDP Sciences. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La guerre civile du Liban à la lumière du complexe de Caïn

Psychanalyste
(ALDeP-IPA),
Doctorante en
psychologie clinique et
pathologique,
Université Saint-Joseph
Beyrouth, Liban.
mayaboukhalil@gmail.com

Maya BOU KHALIL

Résumé

La guerre civile au Liban a duré 15 longues années durant lesquelles les libanais ont été soumis à une violence chronique et traumatique. Elle a laissé plus de 150.000 morts, 17.000 disparus et des centaines de milliers de déplacés. Cette guerre fut une des plus crues et cruelles des guerres à cause de l'implication de la majorité du peuple qui a conduit les frères à s'entretuer, ravivant ainsi l'histoire de Caïn et d'Abel. Dans le cadre d'une recherche menée auprès de 30 familles libanaises intitulée : « La guerre civile dé-mentalisanse : hôte du trouble de la personnalité limite », visant à explorer la transmission des traumatismes de guerre aux jeunes de la deuxième génération à travers le défaut de mentalisation, nous avons rencontré Nabil. Son vécu traumatique témoigne que les violences fratricides, difficiles à intégrer, créent des difficultés au niveau du fonctionnement réflexif parental et sont transmises aux jeunes de la deuxième génération en les prédisposant au trouble de la personnalité limite.

Mots clés : traumatisme, guerre, fonctionnement réflexif, mentalisation, transmission, trouble de la personnalité limite.

Lebanon's civil war in the light of the Cain complex

Abstract

The civil war in Lebanon lasted for 15 long years during which the Lebanese were exposed to chronic and traumatic violence. It has left over 150,000 dead, 17,000 missing and hundreds of thousands displaced. This war was one of the cruelest of wars because of the involvement of the majority of the population which led brothers to kill each other, thus reviving the story of Cain and Abel. Nabil was one of the participants to a research carried out among 30 Lebanese families entitled: "De-mentalizing civil war: host of borderline personality disorder", exploring the transmission of war trauma to young people of the second generation through the lack of mentalization. His traumatic experience shows that fratricidal violence, which is difficult to integrate, creates difficulties in parental reflective functioning and is transmitted to young people of the second generation by predisposing them to borderline personality disorder.

Key words: *trauma, war, reflective functioning, mentalization, transmission, borderline personality disorder.*

Tout individu est régulièrement exposé à des microtraumatismes mais quelle que soit la nature des traumatismes rencontrés au cours de la vie, ceux qui sont précoces et reliés aux attachements premiers, restent les plus contraignants. Touchant les ressources psy-

chiques nécessaires à la gestion des émotions et des conflits identitaires, ces traumatismes affectent la constitution du Moi et la formation de la personnalité ultérieure. Toutefois, le développement des capacités de symbolisation, d'élaboration et de mentalisation chez l'être humain, reste l'unique voie pour contre-carrer la transmission du traumatisme aux gé-

générations suivantes. La mentalisation ou fonctionnement réflexif est une « activité mentale préconsciente et imaginative » (Fonagy P., Bateman A., 2015, p. 8), définie comme étant « l'habileté des individus à se comprendre eux-mêmes et à comprendre les relations avec les autres en termes d'états mentaux, et permet de percevoir les comportements comme découlant de sentiments, de désirs, de pensées, d'intentions, ou de croyances » (Berthelot N., Ensink K. & Normandin L., 2013, p. 9). Chez les parents, ce processus, appelé fonctionnement réflexif parental, les aide à comprendre leurs propres affects et à donner du sens à ce que l'enfant pourrait ressentir. Souvent inhibée chez les victimes de traumatismes, les défauts qui résultent affectent l'attachement de l'enfant et sa capacité de mentalisation ultérieure.

Qu'en est-il de ce processus chez les parents victimes de traumatismes de guerre ?

Dans l'introduction de son ouvrage *Guerres et traumas*, Olivier Douville considère que « le mot même de guerre est un mot d'un poids et d'une importance extrême pour au moins trois générations » (Douville, 2016, p. 8). Au fil de ces pages, nous présenterons deux cas de psychotraumatismes de guerre tirés d'un travail de recherche mené auprès de 30 familles libanaises intitulé : « La guerre civile démentalisante : hôte du trouble de la personnalité limite », illustrant la transmission des traumatismes de guerre aux jeunes de la deuxième génération à travers le défaut de mentalisation. Confrontés à la haine fraternelle et aux atrocités, ces combattants luttent toujours, chacun à sa façon, contre la honte et l'atteinte narcissique profonde et inassimilable, faisant obstacle à la mentalisation. En conséquence, l'engagement dans la guerre civile et la soumission à sa loi ne représentent pas seulement « un traumatisme pour la majorité de la population » (Houbballah A., 1998, p. 175), mais s'étendent hors-espace et hors-temps pour toucher les générations futures.

Caractéristiques de la guerre civile du Liban

« Celui qui ôte la vie d'un homme tue son frère. » Par ces mots, inspirés de l'ancien testament, Stefan Zweig résume toute la dynami-

que de la guerre qui ne serait qu'une série de fratricides qui répand le malheur sur plusieurs générations. Associer la fraternité à l'entraide, à l'union et à la noblesse des sentiments, serait négliger d'autres aspects importants, comme la jalousie et l'envie, qui ont conduit pour des siècles, au meurtre du frère.

Une des plus grandes spécificités de la guerre civile du Liban, est qu'elle a pris un tournant assez archaïque, lorsqu'elle a mené les frères à s'entre-tuer. Ravivant l'histoire de Caïn et Abel et réveillant les plus sombres désirs mortifères de l'âme humaine, la guerre civile du Liban fut une des plus crues et cruelles des guerres, de par ses longues années et de l'implication individuelle et familiale de la majorité du peuple. Au début de la guerre, on combattait pour la liberté et l'unité du pays : notion qui unissait le peuple dans un mouvement identitaire commun. Ce n'est qu'en 1982, lorsque la logique des milices s'est imposée, que l'unité et l'identité du pays Liban, ont été menacées. Au lieu d'être expulsée vers l'extérieur, la haine s'est alors tournée à l'intérieur. Chaque parti se croyant détenir la loi du père, le pays s'est réparti en fonction du nombre des pères et des lois. L'échec de la tentative à trouver une unité identitaire du pays a bousculé le peuple dans une régression à un niveau archaïque et originnaire. « La fraternité d'autrefois bascule dans le fratricide qui provoque la ruine de la société » (Houbballah A., 1998, p. 179) et rend ainsi la guerre, vécue dans un cadre de violence sans pitié, un traumatisme chronique, difficile à assimiler et extrêmement fragilisant pour le Moi. Société et familles ont été divisées comme dans une scission conçue d'un « clivage » collectif massif, transmis et transmissible jusqu'à ce jour – 30 ans à la fin de la guerre – d'une génération à l'autre.

« L'une des principales causes de conflits entre les composantes libanaises, est la difficulté de se réunir sur une définition commune de l'identité » (Debs, 2010, p. 107). Cette guerre s'inscrivait donc dès le départ dans « de l'identitaire », où la personne est principalement menacée, pour être elle-même. Ce fut une guerre entre les différentes confessions et appartenances, une « guerre de tous contre tous », comme le dit bien Hobbes, qui a débuté avec la partition de Beyrouth en partie Est et partie Ouest, et qui a fini par répartir le peuple. Les deux rivaux, se combattaient en miroir dans un crescendo de haine et de violence afin de rendre au pays son identité, qui est la leur, celle de chacun. La superficie du

Liban (10 452 km²) est devenue comme le corps fantasmatique de la mère, où frères et sœurs se combattaient pour avoir chacun l'espace à lui seul. En effet, les haines et les rivalités précoces ne tournaient pas seulement autour du sein nourricier, comme l'a proposé Klein, mais concernaient aussi « la lutte pour occuper seul l'espace maternel ou pour se dégager de son encombrement » (Kaës, 2008, p. 385).

En outre, les violences fratricides ont alimenté la régression vers la dépendance à la personne du chef qui pense à la place de tous. Les différences, difficiles à tolérer durant cette période, étaient masquées par l'appartenance collective au même parti. Une régression de la pensée individuelle à la pensée groupale s'opéra et la personne se sacrifia, pensée, âme et corps en devenant un « maillon d'une chaîne à laquelle il est asservi contre sa volonté » (Freud, 1914, p. 222) servant à la cohésion du groupe. La fusion dans l'identité politique groupale afin de sauvegarder une identité personnelle, rendit l'autre indispensable pour compléter et combler le manque en soi. L'insécurité, la terreur et l'instabilité qui sortent de ce rapport à autrui, ont condamné l'individu « à une rupture avec lui-même et à une discontinuité où nul projet de vie ne peut s'inscrire » (Houballah A., 1998, p. 177). Commandés et autorisés par les pères, ces violences fratricides, n'étaient selon Mouzayan Osseiran-Houballah, que le sacrifice des pères de leurs fils au champ de bataille. « Le passage à l'acte des jeunes correspond à un vœu parricide qui trouve dans le chaos de la guerre civile un espace où s'actualiser. Et où en définitive, ce sont les fils qui s'entre-tuent et meurent, lorsqu'ils en réchappent, ils survivent figés dans leur cauchemar » (Osseiran-Houballah, 2008, p. 145).

Durant et après la guerre, chaque groupe pris le soin d'inventer l'Histoire ou une interprétation de l'Histoire qui lui convient et qui contribue à lui conserver une appartenance légitime au pays : histoire qui n'a jamais vu le jour, ni permis l'élaboration d'un deuil collectif. En conséquent, les deuils ont été congelés, suspendus dans une sorte d'évitement de penser « le réel de la mort » et de la perte. La survie, tenant la place principale, fut culpabilisante en soi et économiquement très coûteuse au niveau des mécanismes défensifs mobilisés, engendrant une insatisfaction chronique, de l'anxiété, des maladies psychosomatiques et bien d'autres symptômes.

L'espoir d'une réparation

Dans son ouvrage *Le complexe de Caïn*, Gérard Haddad s'inspire de Lacan qui revenait sans cesse sur les confessions de Saint Augustin et plus spécifiquement au passage au cours duquel il décrit sa « pâleur mortelle » devant le spectacle de son frère appendu au sein maternel ; « pâleur mortelle de qui ? » se demande Lacan. Appartient-elle à la mort du sujet ou du frère comblé ? Connu par ses néologismes, Lacan invente le terme « hainomération » pour qualifier l'intense relation qui existe entre les humains, puis condense « fraternité » et « férocité » pour donner naissance au terme « fréroccité », décrivant la férocité qui pourrait caractériser les liens fraternels. En dépit de son athéisme, Lacan interprète les dix commandements et considère les cinq derniers comme étant un bouclier contre le fratricide, sans lequel aucune société ne pourrait se maintenir. Toutefois, la loi « tu ne tueras point », qui est en elle-même l'interdit du meurtre du frère, a été désinvestie durant la guerre du Liban, donnant lieu à la fragilité du lien fraternel et social.

Parmi les milliers d'histoires qui illustrent le complexe de Caïn et l'aspect fratricide de la guerre du Liban, nous avons choisi l'histoire de cinq frères, dont quatre ont participé à la guerre et le cinquième a décidé durant cette même période de rejoindre le monastère. Deux, parmi les quatre, étaient engagés dans l'armée libanaise et les deux autres combattaient dans le champ opposé.

La guerre s'acheva et les quatre frères sortirent indemnes physiquement. Dans une tentative de refaire leur vie et de dépasser le vécu traumatique, dans lequel les émotions politiques les ont entraînés, ces survivants ont tenté de survivre psychiquement... À la fin de la guerre, les quatre frères ont décidé d'entreprendre un projet familial de service de taxi, duquel ils vivent tous ensemble. Quelques années plus tard, le seul des quatre frères à avoir fondé une famille, perd sa femme après une lutte contre la maladie. Les autres frères vivant chacun dans une région, ont tous les trois décidé de déménager pour habiter le même immeuble du frère endeuillé afin de s'occuper de ses enfants. Ils ont même réparti les tâches ménagères entre eux : l'un cuisine, l'autre s'occupe des études des enfants et le troisième se charge des courses.

La « fréroccité » d'autrefois convertie en « maternage » était le seul moyen et l'unique voie

à ces frères pour réparer et sublimer la violence, dont les traces enkystées dans chacun, l'empêchèrent de se réaliser autrement. En aidant les enfants de leur frère à vivre au quotidien, ces frères compensent tous les jours, le désir de mort de celui-ci, survenu autrefois dans le champ de bataille. La culpabilité d'autrefois s'est transformée en une réparation quotidienne, dont le prix fut leur vie personnelle. Leur union après la fin de la guerre, avec les seuls descendants, serait une sorte de renversement symbolique de l'état de guerre et du conflit ancien en état de paix : comme si seul le pardon du frère pourrait déculpabiliser du crime de Caïn et du désir inconscient du meurtre du double.

Cet exemple qui nous rappelle l'histoire du fidèle guerrier Virata mentionnée aussi par G. Haddad, illustre une fin tempérée à la « férocité » d'autrefois. Virata était le plus fidèle à son roi, au point qu'il a répondu à son appel lorsque tout le monde l'avait abandonné. Il a combattu toute la nuit (dans l'obscurité) et gagnant, retourne pour compter les morts parmi lesquels il retrouve son frère, le scrutant de ses yeux noirs. Le regard de ce frère persécutera Virata toute sa vie et marquera toutes ses étapes. Au chemin du retour, ce guerrier laisse tomber son épée invincible dans la rivière et finit par choisir le chemin de la sainteté.

L'histoire suivante illustre le deuxième cas de figure où ni le repentir ni le pardon n'ont trouvé leur voie, gardant la rage et le désir de vengeance en suspens, 30 ans après la fin de la guerre.

... De la torture d'Abel

Dans le cadre de notre recherche sur la transmission des psychotraumatismes de la guerre à travers le défaut de mentalisation aux jeunes de la deuxième génération, nous avons administré auprès des parents : un entretien semi-directif, un questionnaire inspiré de l'échelle révisée de l'impact de l'événement traumatisant de Horowitz (IES) et le questionnaire mesurant le fonctionnement réflexif (RFQ-54) ou la mentalisation, validé sur la population libanaise. Auprès des jeunes de la deuxième génération, âgés entre 18 et 29 ans au moment de l'entretien (année 2020), nous avons administré : l'entretien clinique structuré SCID-II (partie borderline) et le questionnaire mesurant le fonctionnement réflexif (RFQ-54). Les résultats de ces évaluations ainsi que le contenu des entretiens semi-directifs avec les

parents nous ont servi au recueil des données exposées dans cet article.

Nabil, 60 ans, est parmi les 60 parents qui ont participé à la recherche. Son histoire illustre dans quelle mesure la « férocité » de cette guerre a rendu les événements traumatiques difficiles à intégrer. L'entretien se déroule en présentiel durant l'année 2020. Ayant discuté au préalable du sujet de la recherche, Nabil introduit son discours sans attendre la question, comme suit : « Que voudrais-tu savoir ? C'était le temps de guerre. J'ai vécu plusieurs événements choquants. J'étais militaire à l'armée libanaise (...). Une fois, j'étais avec mes camarades et soudain une bombe tombe à côté de nous. Certains sont morts, d'autres ont perdu un pied ou un bras. Tous ces événements ne m'ont pas touché personnellement mais je me souviens de tous les détails comme si c'était hier. On était vivant mais humilié. On était impuissant. »

La dénégation d'être affecté par les événements traumatiques de guerre, n'est pas due au hasard. La voix tremblante de notre interlocuteur et sa lutte contre les affects dépressifs dès le début de l'entretien, montrent que l'angoisse est toujours là. Réveillés par la réminiscence des souvenirs réprimés et bien enfouis dans un coin de la psyché, ces affects devraient être niés à tout prix. Bianca Lechevalier attribue une fonction essentielle aux mécanismes comme le désaveu de l'affect et le déni de la perception qui est celle de la lutte contre la recherche de sens, empêchant ainsi l'intégration de l'émotion. En disant que ces événements ne l'ont pas touché personnellement, Nabil ne voudrait pas nier le fait d'être psychologiquement affecté. Il voudrait plutôt dire que les événements vécus sur le plan collectif n'étaient pas ceux qui l'ont perturbé le plus, mais ceux vécus au niveau narcissique, comme l'humiliation et l'impuissance.

Il poursuit : « Mon cousin a essayé de me soudoyer mais je lui ai dit que je préfère mourir que de tromper mon armée. Ce jour-là, il m'a piégé et il m'a livré. Ils m'ont demandé de me mettre à genoux. Je n'ai pas accepté. Ils m'ont attaqué. Puis ils m'ont attaché à un arbre, à l'envers, tout nu. Ils m'ont crucifié. Il pleuvait et ils passaient à tour de rôle pour me cracher au nez et m'insulter. (...) Ce qu'ils m'ont infligé était pire de ce qu'ils ont fait aux druzes. » Le discours de Nabil, indique combien il est, jusqu'au moment de l'entretien (30 ans après la fin de la guerre civile), pétrifié et abasourdi de l'atrocité qui a eu lieu,

comme si l'événement était toujours tout frais avec tous ses détails, archivé dans un coin de sa mémoire, facilement réactivé et rafraîchi. Il n'arrive toujours pas à croire ni à accepter que c'était son cousin qui l'a entraîné pour le livrer au parti adverse et le « crucifier », comme il le dit. Le vocabulaire qu'il utilise, emprunté des termes bibliques de la crucifixion du Christ appuie en quelque sorte les considérations de Gérard Haddad sur le sacrifice de Jésus, comme étant en lui-même un fratricide et sur le crime de Caïn, comme étant le « véritable péché originel des hommes, tapi dans chaque âme humaine » (Haddad, 2016, p. 67). Le Christ étant le nouvel Abel, s'est sacrifié pour acquitter les hommes de leurs tendances primitives à tuer et de les délivrer de « l'emprise du fantôme Caïnique », à la source de la violence humaine.

Cette scène traumatique et complexe, riche en éléments cinématographiques, nous laisse tous les deux muets. Le va-et-vient entre l'humiliation, l'impuissance et les trois piliers des valeurs de l'armée : « Honneur, Sacrifice et Loyauté », sont clairs dans son récit. Nabil essaie de camoufler ou de tempérer l'humiliation et l'impuissance lorsqu'il insiste à mentionner son attitude héroïque et sa loyauté à son armée d'une part : « je préfère mourir que de tromper mon armée », et à son narcissisme de l'autre : « je n'ai pas accepté de me mettre à genoux ». Victime de torture et à la merci de l'humeur de ses geôliers, notre interlocuteur a vécu l'humiliation et la terreur qui appartenaient non seulement aux événements quotidiens de la guerre mais aussi à la complexité de la violence fratricide, que la guerre a légitimée. Par ailleurs, le sentiment d'avoir frôlé la mort et l'effroi de ce moment, semblent toujours de l'ordre de l'actuel. Son récit caractérisé par des phrases hachées, saccadées, séparées par un moment de latence, signale un morcellement interne en rapport avec ce vécu traumatique lourd et glacial et renvoie à une immobilisation du trauma. Les liaisons de la mémoire semblent glacées, dénuées d'émotions indiquant que la temporalité de l'événement traumatique est toujours figée, confirmant ainsi son expression « je me souviens de tous les détails comme si c'était hier ». D'autre part, son agrippement à la concrétude de l'histoire relatant l'effroi qu'il a vécu, l'empêche toujours de symboliser et d'avoir recours à un investissement plutôt métaphorique.

Associé à l'humiliation, le sentiment d'impuissance rend compte d'une blessure narcissique profonde. Adnan Houballah, dans *Destin du traumatisme* explique que le facteur traumatique ne réside pas seulement dans le refoulé mais dans le dévoilement d'un comportement ou d'une structure qui serait demeurée refoulée chez le sujet. Il donne l'exemple d'un homme robuste capturé durant la guerre par des milices adverses. Imaginant les tortures qu'il allait subir, il s'est agenouillé en larmes, a embrassé leurs bottes et les a suppliés en criant qu'on le délivre. Apitoyés, ils l'ont laissé partir. Dans l'après-coup, cet homme avoue durant une des séances d'analyse que la seule chose traumatique était son comportement car il se trouvait ainsi dévoilé dans sa nudité. Contrairement à ce qu'il voulait se montrer, il apparut fragile, dénué de toute force et sans défense, comme dans sa relation à son père.

Suite à la première question inspirée de l'échelle de « l'Impact de l'Événement Stressant », une image lui revient. Nabil se tait. Il a les larmes aux yeux et avec une voix tremblante, il dit : « voilà la preuve que les affects appartenant aux événements de la guerre ne meurent qu'avec la mort de la personne ». Dans leur article *Expression de la mentalisation et de l'imaginaire chez l'enfant victime de trauma*, Henni-Juillard et Mazoyer considèrent que « les signes qui nous permettent de constater une faillite de la mentalisation rendent compte également du traitement de l'angoisse » (Alexane Henni-Juillard, Anne-Valérie Mazoyer, 2014, p. 150). Alors qu'une « mentalisation riche, au contraire, est exprimée par la liaison de l'affect à la représentation » (Idem, p. 151). En reconnaissant ses affects et en admettant que ses larmes sont déclenchées par la réminiscence du trauma, Nabil fait preuve d'une capacité de liaison de l'affect à la représentation.

Nabil continue : « Le temps qui passe ne me ferait jamais oublier ce que mon cousin a fait surtout lorsque je vois un membre de sa famille. Mais la souffrance qu'il a vécue à la fin de sa vie et sa mort accidentelle m'ont un peu compensé. J'ai compris que le coupable s'auto-punirait un jour. » Tout de suite après cette déclaration, il dit : « Depuis des années, je passe mes journées dans la forêt. Je quitte le matin et je ne reviens jusqu'au soir. J'éteins mon portable et je commence à marcher. La nature est mon seul refuge. »

La colère et le désir de vengeance toujours actuels, sont clairs dans le récit de Nabil qui semblait attendre impatiemment le jour où le destin se vengerait pour lui. La mort brutale du cousin était en quelque sorte la punition souhaitée et une sorte de dédommagement. Dans leur article, *Échec de la mentalisation du trauma*, Berthelot et ses collaborateurs considèrent que la rage représente « une entrave majeure au processus de mentalisation. Alors que l'individu est sous l'emprise de celle-ci, il lui devient alors très difficile de réfléchir convenablement à ses états mentaux ainsi qu'à ceux des autres » (Berthelot N., Ensink K. & Normandin L., 2013, p. 11). Cependant, la rage semble jouer un rôle médiateur entre les traumas relationnels et les agis qu'ils appellent « comportements extériorisés » et qui sont probablement causés par l'interférence de cette grande colère avec le processus de mentalisation. En rapportant que la souffrance et la mort accidentelle de son cousin l'ont dédommagé, Nabil exprime son désir de vengeance en s'identifiant aux comportements violents qu'il a subis dans le passé. Il enchaîne pour admettre son besoin de dévouer ou de sublimer la haine et la rage qu'il porte en lui, en fuyant vers la nature, loin des humains et de leur persécution ; là où il ne peut pas agir cette haine, là où il ne peut persécuter et détruire personne et où personne ne pourrait le persécuter et le détruire.

Deux éventualités peuvent se présenter suite à un événement traumatique : soit l'événement est intégré dans la structure psychique du sujet, soit il demeure en souffrance comme un corps étranger appelé par Lacan « réel inassimilable » et qui « ne cesse de se répéter, créant de ce fait un clivage autour d'un noyau dit traumatogène » (Houballah, 1998, p. 15). Pénétrée par force par le traumatisme survenant brusquement, la structure psychique du sujet essaie de l'intégrer et de lui donner du sens en lui trouvant une place dans la « chaîne signifiante » de la psyché. Ce processus modifierait le regard du sujet sur lui-même et sur le monde qui l'entoure ainsi que la position de tous les éléments de la chaîne signifiante. Malgré la résistance de la part de cette chaîne déjà constituée, ce nouveau signifiant change tout l'ordre, comme lors de l'insertion d'un nouveau mot sur une ligne, où aucune lettre du texte qui suit ou qui précède ne demeure en place. C'est de cette manière que le réel traumatique une fois qu'il fait irruption dans le champ subjectif,

oblige le sujet à faire une nouvelle lecture de son histoire et de son rapport au monde.

Dans le cas de Nabil, tout s'est réorganisé en fonction du traumatisme et du paradoxe de Caïn non symbolisable. Dans une tentative de déculpabilisation de ses désirs de vengeance, Nabil conclut par une expression assez ambivalente : « Aujourd'hui la guerre est plus dure au Liban. Tout le monde déteste tout le monde. On doit tous s'aimer au lieu d'aimer la politique et les politiciens. »

Suite à l'identification indirecte à l'agresseur et à la violence vécue, Nabil parle de l'amour des frères, remplaçant la loyauté envers le père qui alimente l'envie, la jalousie, la haine et la « fréricité ». Survivant et figé dans son cauchemar, il sait qu'il doit s'en dégager. Restent le désir et la volonté de faire un travail thérapeutique qui lui permettra de mieux vivre ses jours.

Les traumatismes de guerre vécus par la génération de Nabil deviennent la plupart du temps « innommables » échappant ainsi à toute possibilité de représentation, d'élaboration et de symbolisation. Le contenu de ces traumatismes est généralement ignoré par les enfants mais le fait qu'ils ont existé et ont eu lieu et la lourdeur qu'ils produisent chez l'individu, sont souvent pressentis et interrogés par les descendants. Dans son ouvrage intitulé *Transmission de la vie psychique entre générations*, Kaës et ses collaborateurs considèrent que « ce qui se transmet, c'est un système de protection, qui dérive de la trace, elle-même mémoire de l'agression et de la défense » (René Kaës, Haydée Fainberg, 1993, p. 30), c'est l'affect et le représentant de la pulsion » (Idem, p. 31). Les influences les plus prégnantes ne sont pas organisées autour des contenus psychiques des parents, mais autour de ce qui n'aurait reçu, dans l'histoire familiale, « ni inscription ni représentation ou de ce qui, sur le mode de l'encryptage, est en stase sans être inscrit » (Tisseron, Torok, Nachin *et al.*, 1995, p. 16).

Transmission de la souffrance psychique

Nabil a deux jeunes enfants âgés entre 19 et 28 ans qui luttent actuellement contre les symptômes du trouble de la personnalité limite, selon les résultats du SCID-II. Souffrant de difficultés relationnelles et de gestion de leurs émotions, ces jeunes essaient de comprendre les raisons sous-jacentes à leur souffrance.

france. Nous signalons que la femme de Nabil n'a pas été épargnée des traumatismes de guerre et raconte aussi des scènes traumatiques indirectes qui l'émeuvent toujours, et qui affectent d'une façon ou d'une autre sa capacité de mentalisation.

Il n'y a pas de processus psychique qu'une génération peut cacher à celle qui la suit, comme le dit bien Freud. « Rien ne peut être aboli qui n'apparaisse, quelques générations après, comme énigme, comme impensé, c'est-à-dire comme signe même de ce qui n'a pu être transmis dans l'ordre symbolique » (René Kaës, Haydée Fainberg, 1993, p. 45). Laplanche appelle « signifiants énigmatiques », les messages incompréhensibles provenant des parents traumatisés, dont les codes sont souvent énigmatiques pour eux, et qui envahissent l'enfant de toute part. La transmission s'avère être le témoin d'une non-résolution de ce qui est incompréhensible.

Suite à une longue expérience clinique avec les traumatismes de guerre, Ferenczi remarque que les parents qui ont vécu des événements traumatiques graves non élaborés peuvent transmettre consciemment les situations traumatiques. Ils peuvent mettre en scène, exiger des éprouvées, raconter et imposer une compulsion à fantasmer chez l'enfant. La vie psychique de ce dernier est alors perceptivement stimulée, ce qui lui permettrait de « voir » les images terribles que le parent a vu sans que celui-ci ait besoin de les mettre en mots. Cité par Tisseron et ses collaborateurs, Ferenczi considère que « les adultes font entrer de force leur volonté, et plus particulièrement des contenus psychiques de caractère déplaisant, dans la personne enfantine » (Tisseron, Torok, Nachin *et al.*, 1995, p. 4).

Nicolo et Strinati affirment également que la transmission transgénérationnelle s'organise autour de ce qui échoue à être métabolisé psychiquement et par ce qui n'a pas été représenté ou n'est pas représentable dans les générations antérieures et qui ne peut, par conséquent, être remémoré. Toutefois, « ce qui est transmis n'est pas seulement le souvenir de l'événement traumatique ou le vécu fantasmatique lié au trauma, mais est plutôt constitué par les défenses transpersonnelles mises en œuvre pour se protéger de cet événement, de ses conséquences ou de sa possible répétition » (Anna Maria Nicolo & Eleonora Strinati, 2007, p. 62). Ces défenses, définies par Ronald Laing comme étant durables et collectives, sont généralement organisées par au moins deux

membres de la famille afin de faire face à des sentiments intolérables comme l'angoisse, la terreur, les craintes d'anéantissement ou de morcellement. La défense déterminante du mécanisme de transmission et de transport entre les générations est le déplacement de la souffrance non symbolisable dans un autre lieu et un autre temps. Cette souffrance jusque-là non représentable, est déplacée à cause d'une incapacité chez l'individu à élaborer directement l'événement traumatique, souvent due à sa peur de l'effondrement. Tout cela appauvrit les différents aspects de sa vie relationnelle et affective et les défenses de la famille commencent à s'organiser petit à petit autour de ce noyau traumatique. Vient s'ajouter alors au premier trauma, les faits traumatiques du nouveau fonctionnement collectif. Le diabolique de « l'événement traumatique c'est qu'il se perpétue dans le présent, tous les jours, non comme un événement isolé mais comme une modalité dysfonctionnelle qui co-existe à côté d'une modalité de fonctionnement normale » (Anna Maria Nicolo & Eleonora Strinati, 2007, p. 68), permettant de se défendre contre lui. Ce qui résulte de ce réaménagement défensif serait surtout une perception perturbée de la réalité des liens. Un grand danger face au désir de séparation serait ressenti par les membres de la famille qui va les pousser à rester silencieux et à dissocier le secret, dans une sorte de fermeture paranoïaque, qui les garde unis dedans contre le persécuteur projeté vers l'extérieur.

En outre, les recherches mettent l'accent sur la négativité, l'urgence, la souffrance inhérente à la transmission. Ce qui se transmet serait « le manque, le défaut, la faille narcissique, le non-objet » (Gampel, 2004, p. 28). Une sorte « d'identification radioactive » se met en place au niveau de la deuxième génération qui représente métaphoriquement, selon Gampel, la pénétration d'une façon imprévisible d'impressions terribles et violentes dans le Moi d'un individu sans défense et qui passent d'une génération à l'autre, sans pouvoir être transformées et sans que leurs effets destructeurs ne soient atténués. Le parent irradié se comporte ou fonctionne alors selon deux modes liés aux deux temps du traumatisme. Le premier est un « arrière-plan de sécurité » provenant du sentiment de sécurité qui s'est développé dans le cadre de la relation mère-enfant, lorsqu'un attachement « sûr » a eu lieu au sein d'une famille rassurante. Le second arrière-plan serait celui d'une « inquiétante étrangeté » semblable à une expérience vécue sans sens, ne

pouvant être symbolisée ou verbalisée, et qui est souvent liée aux violences traumatiques vécues. Ces deux plans fonctionnent en alternance ce qui fait de la mère, une mère « composite » comme l'exprime bien Tauber, composée de multiples aspects et clivages. Lorsque « l'arrière-plan de sécurité » prédomine, les attitudes de la mère avec le nourrisson sont généralement adaptées et lorsque « l'arrière-plan d'inquiétante étrangeté » prévaut, il y a inadap-
tation. L'alternance de présence et de vide ou de disponibilité et d'indisponibilité, crée une incohérence dans l'interaction avec le bébé qui affecte son attachement et sa capacité de mentalisation.

À partir de ses expériences relationnelles précoces avec les parents, l'enfant forme ce que Bowlby appelle un « Modèle Opérant Interne » qui lui permet d'internaliser ses interactions avec les pourvoyeurs de soins, qui vont l'aider éventuellement à s'autoréguler sur les plans émotionnels et interpersonnels. Le processus de contenance et de transformation est aussi transmis. Le bébé intériorise cette capacité chez le parent en s'identifiant à lui. Il lui transmet aussi un fantasme organisant sa façon de se représenter intérieurement le lien. Le parent « transmet le sens de la situation, le sens que ses pensées et surtout que ses actes transmettent » (Ciccone, 2012, p. 63) et l'enfant intériorise ou non l'image d'un objet contenant qui détient ses angoisses et qui pense pour lui.

Hesse et Main ont remarqué qu'un comportement désorganisé pourrait être transmis à la deuxième génération lorsque le comportement parental est déclenché par un « état mental effrayé ». L'événement potentiellement traumatisant non résolu déclenche une modification momentanée mais dramatique de l'état mental chez le parent qui se manifeste par des « dérapages linguistiques » dans le discours, marqués par une attention inhabituelle aux détails ou un changement soudain vers un discours sinistre entourant la discussion d'une perte. Des lacunes intrusives dans le raisonnement qui montrent l'existence d'un système de croyance secondaire et inapproprié, ont été de même identifiées chez le parent. Ce dernier pourrait alors présenter différentes formes de comportement effrayant ou menaçant ou même un comportement ouvertement dissocié, déclenchés par un stimulus interne ou externe associé à son histoire propre, mais introuvable dans le vécu du nourrisson. L'enfant ressentira un danger imminent, dont la source est soit

indiscernable, soit incompréhensible. L'expérience traumatique n'étant sûrement pas réelle en elle-même pour la deuxième génération, aurait pourtant des effets réels qui se reflètent sur l'interaction parent-enfant.

Dans *Paternité et maternité – le concept de père*, Ginestet-Delbreil évoque la question du deuil souvent impossible chez les enfants des parents qui ont vécu la guerre. L'auteur souligne chez ces enfants un désir de réparation qui se manifeste dans leur quotidien que cela soit au niveau relationnel et affectif ou au niveau professionnel ; c'est comme s'ils s'efforçaient à réparer les parents en souffrance, dit-elle. Ils essaient d'être la personne perdue ou celle qui remplace l'être manquant. Ils tentent « d'être le bras, la jambe du mutilé, le poumon du gazé, de porter la mélancolie de l'autre » (Ginestet-Delbreil, 2009, p. 30). Une fois adultes, ces enfants restent le fils ou la fille de ces parents par peur de les abandonner à leur souffrance. Suite à un deuil non élaboré et inexprimable, l'enfant d'un parent traumatisé doit vivre avec le clivage du parent et s'y identifier, au sens d'Abraham et Torok. Il met alors en place un clivage pareil à celui du parent, non pas dans une partie de sa psyché comme chez le parent mais dans son ensemble et devient ainsi porteur d'un « fantôme ». Emprisonnés par les traumas de la génération précédente ou même celle d'avant, les descendants deviennent selon Wilgowicz à l'égard des vampires, ni morts, ni vivants, ni nés, condamnés à un cheminement opaque et irréprésentable, qui ne leur appartient pas.

Ces mouvements intrapsychiques, souvent pathologiques chez les parents vu le clivage des symboles en deux et les lacunes de l'introjection, sont à la source des erreurs de mentalisation et d'interprétation chez l'enfant. Des bizarreries et des recherches étranges chez les descendants dues à la transmission de quelque chose de clivé et de non transformé, ont été aussi remarquées : « Entre les contingences et les contraintes de la vie, un objet, une mémoire non dite, fait irruption et se fraye un chemin dans l'espace psychique des enfants et des petits-enfants. Ces résidus radioactifs ont quelque chose de diabolique. Ils font irruption et créent des désordres dans l'évolution de l'enfant. La traduction en sera à la fois psychique et somatique et peut amener à un état de confusion mentale. La communication avec le dedans et le dehors est troublée, la conscience de soi et du monde clivée et la formation du symbole empêchée » (Gampel,

2016, pp. 139-140). Porteur d'un corps étranger, le fils ou la fille répètent, dans un « après-coup non linéaire », l'événement traumatique. Le clivé et le non-refoulé retourne chez l'enfant car il est transmis à travers la « non-inscription dans l'inconscient » des parents. L'enfant doit alors symboliser là où le parent échoue et cela aux dépens de sa vie pulsionnelle propre.

Les symptômes qui peuvent surgir sont de l'ordre des difficultés de séparation, des peurs phobiques, des mouvements de destruction ou d'autodestruction, mettant ainsi symboliquement en scène l'expérience traumatique non élaborée des parents. « Les enfants des parents porteurs de traumatismes non élaborés peuvent développer des difficultés de pensée, d'apprentissage ou des craintes immotivées, phobiques ou obsessionnelles » (Tisseron, Torok, Nachin *et al.*, 1995, p. 8). D'autre part, l'atteinte à l'image du corps suite à la guerre se manifeste par « les tatouages, les piercings, les opérations chirurgicales dites esthétiques ou réparatrices sans raison vitale, la drogue, la pornographie, l'hémoglobine répandue dans les films ou des romans policiers de plus en plus violents, la fascination pour le monstre ou le surhumain » (Ginestet-Delbreil, 2009, p. 32) mettant au premier plan la centration sur le corps de l'extérieur.

Voir, s'identifier, projeter, répéter, condamnation des enfants des survivants, pareille à celle de Sisyphe, rend compte d'une inlassable tentative d'alphabetisation des éléments « Beta », dépourvus de sens et non assimilés par la génération précédente. L'hémorragie d'émotions, actualisation illusoire de la douleur traumatique par les descendants, se manifeste chez les sujets limites par l'urgence à l'automutilation et à l'autodestruction face à l'angoisse de vide, éprouvée devant le non-sens. Cette mise en scène serait en elle-même un appel au secours, voire à la contenance et à la mentalisation, adressé à la part d'ombre insaisissable du parent, pris en otage par les résidus terribles du traumatisme de guerre.

Conclusion

La seule observation des familles toujours hantées par les massacres vécus et terrorisées par l'image des criminels affectant la personnalité de leurs descendants, ouvre la question de ce qui se transmet pour le meilleur et pour le pire entre les générations au sein de la société libanaise. La parole de la Bible qui décrit

cette transmission inconsciente d'une génération à l'autre d'une manière métaphorique : « Les pères ont mangé des raisins verts, les dents des fils sont agacées », résume bien comment ce qui n'a pas pu être psychologiquement assimilé et digéré, continue à se transmettre jusqu'à ce jour.

En effet, le fratricide est beaucoup plus dévastateur que le parricide car il suscite l'horreur, comme le dit bien Gérard Haddad. « L'Œdipe se résout mais Caïn jamais totalement car le frère ne peut être tué. Il est comme la tête de l'hydre que l'on coupe et qui repousse sous une autre forme, voire se multiplie » (Haddad, 2016, p. 83). Tuer le frère, le premier autre semblable qu'on rencontre, serait aussi se tuer une partie de soi et détruire ainsi la société à laquelle on appartient. La relation fraternelle, semble à jamais ambivalente et se trouve d'emblée devant un choix : soit elle se soumet à la Loi, soit elle la rejette « en la réduisant à un usage interne, familial, national, idéologique, religieux. S'ouvre alors, surtout dans les périodes de crises sociales, la porte de tous les excès de violence, celle de la guerre, celle du fanatisme terroriste en particulier » (Haddad, 2016, pp. 112-113). S'ouvre alors la porte à des histoires semblables à celle de Nabil et à des générations de victimes à venir.

L'histoire de Nabil et de sa famille, est une parmi des milliers d'autres histoires qui illustrent combien les 15 années de guerre civile au Liban, imbibées de violence fratricide, ont gardé leurs traces sur l'inconscient individuel et collectif, surtout que les deuils et les blessures narcissiques, non élaborés, dépassant la capacité de rêverie parentale, semblent congelés dans une sorte d'atemporalité et se transmettent aux descendants dans un état brut et inassimilable. Cette transmission transgénérationnelle prouve que, quels que soient les mécanismes de défenses rudimentaires mis en œuvre afin de colmater les blessures, cette guerre a eu lieu et a incontestablement laissé des séquelles qui se reflètent jusqu'à présent sur les relations intrafamiliales.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteure déclare n'avoir aucun lien d'intérêt concernant les données publiées dans cet article.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Henni-Juillard A., Mazoyer A.-V. (2014). Expression de la mentalisation et de l'imaginaire chez l'enfant victime de trauma. *Éres ; Enfances & psy*, 145-155.
2. Berthelot N., Ensink K. & Normandin L. (2013). Échecs de mentalisation du trauma. *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles. cairn info*, 9-15.
3. Bion W. (1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris : PUF.
4. Bowlby J. (1984). *Attachement et perte* (vol. 3). Paris : PUF.
5. Ciccone A. (2012). *La transmission psychique inconsciente*. Paris : Dunod.
6. Douville O. (2016). *Guerre et Traumas*. Paris : Dunod.
7. Debbané M. (2016). *Mentaliser : de la théorie à la pratique*. Paris : De Boeck.
8. Debs N. (2010). L'identité libanaise : une difficile identité plurielle *topique 110/1*, 105-116.
9. Feldman M., Dozio M., El Hussein M., Drain E., Radjack R., Moro M. R. (2015). Des « résidus radioactifs » au cœur d'une dyade mère-bébé ou la transmission du trauma d'une mère à son bébé. *L'Autre*, 140-149.
10. Fonagy P., Bateman A. (2015). *Mentalisation et troubles de la personnalité limite*. Paris : De Boeck.
11. Freud S. (1914). *Pour introduire le narcissisme*. Paris : PUF.
12. Gampel Y. (2016). *Différents mouvements de transmission : Transmission radioactive destructive – transmission radioactive créative*. *Éres*, 135-142.
13. Gampel Y. (2004). *L'après-coup de la Shoah*. *Cairn*, 27-35.
14. Ginestet-Delbreil (2009). *Paternité et maternité la filiation en question*. Paris : Campagne première.
15. Haddad G. (2016). *Le complexe de Caïn*. Paris : Premier Parallèle.
16. Hesse E., Main M., Abrams K. Y., Rifkin A. (2003). Unresolved states regarding loss or abuse can have « second-generation » effects: Disorganization, role-inversion, and frightening ideation in the offspring of traumatized non-maltreating parents. *Healing Trauma: Attachment, Mind, Body, Brain*. New York : W.W. Norton & Co. 57-106.
17. Houbballah D. A. (1996). *Le virus de la violence*. Paris : Éditions Albin Michel.
18. Houbballah A. (1998). *Destin du traumatisme*. Paris : Hachette.
19. Houzel D. (2010). *La transmission psychique*. Paris : Odile Jacob.
20. Kaës R., Fainberg F. (1993). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris : Dunod.
21. Kaës R. (2008). Le complexe fraternel archaïque. *Presses Universitaires de France « Revue française de psychanalyse »*, 383-396.
22. Lacan J. (2001). Les complexes familiaux. *Autres écrits*, 23-84.
23. Lechevalier B. (2014). Les conséquences des traumatismes de guerre pour les générations suivantes : la transmission de la destructivité et du non-sens. *EDP sciences – « Perspectives Psy »*, 25-29.
24. Mouzayyan O.-H. (2008). Quand des pères tuent leurs fils. *L'esprit du temps – « Topique »*, 143-151.
25. Nicolo A.-M., Strinati E. (2007). Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux* (38), 61-79.
26. Tauber Y. (1996), The Traumatized Child and the Adult: Compound Personality in Child Survivors of the Holocaust. *Israel Journal of Psychiatry and Related Science*; 33 (4): 228-237.
27. Tisseron S., Rand N., Torok M., Rouchy J.-C., Hachet P., Nachin C. (1995). *Le psychisme à l'épreuve des générations*. Paris : Dunod.
28. Wilgowicz P. (2001). *Vampirisme, séparation, création*. *Pardès*, 123-138.

**Abonnez-vous à
Perspectives Psy**
La revue à laquelle vous ne pouvez pas ne pas être abonné
Voir Bulletin d'abonnement page 98 de ce numéro